



Le philosophe Martin Steffens a écrit en 2020 *Tu seras un homme* (éd. du Cerf).



Claire de Saint Lager, fondatrice d'Isha Formation a écrit *La voie de l'amoureuse* (Artège).

« Peut-être que les hommes ont besoin aujourd'hui d'une parole de bénédiction »

L'émancipation de la femme, nécessaire pour s'affranchir d'une société patriarcale, a rebattu les cartes de la relation hommes-femmes. « La femme fait enfin face à l'homme », écrit ainsi le philosophe Martin Steffens dans *Tu seras un homme*. Si ce face-à-face est une bonne nouvelle, y compris au sens théologique du terme, il oblige les hommes à repenser et retrouver leur place au sein de cette relation. Comment faire sans verser dans le travers de la négation de l'altérité ou une accentuation de la différence ? Et si cette crise était une opportunité pour l'homme et la femme de découvrir l'alliance ? À l'occasion de la clôture de l'Année saint Joseph convoquée par le pape François le 8 décembre 2020, Claire de Saint Lager, fondatrice d'Isha Formation et auteur de livres sur le féminin, et Martin Steffens offrent leur réflexion.

Propos recueillis par Isabelle Demangeat [@LaZaab](#)

Paris Notre-Dame – Le 8 décembre signe la fin de l'Année saint Joseph convoquée par le pape François en 2020. Comment expliquez-vous ce choix du pape d'avoir donné, pendant un an, le modèle de Joseph aux fidèles ?

Martin Steffens – Le pape décrit Joseph notamment comme étant « dans l'ombre de Marie » [dans la lettre publiée à l'occasion du lancement de l'Année saint Joseph, le 8 décembre dernier, *Patris corde*, NDLR]. Cette expression est surprenante d'actualité. Je crois qu'on ne s'attendait pas à ce qu'un jour l'homme puisse être à ce point dans l'ombre

de sa femme. À l'origine de notre civilisation, le monde des hommes était le lieu de la visibilité. On peut le voir avec l'agora grecque, doublée du champ de bataille. Les guerres existaient non pas tant pour conquérir des territoires mais pour faire montre de sa beauté. Les hommes revêtaient leurs plus beaux appareils, huilaient leur corps... Le lieu des femmes, des enfants, était le lieu domestique, ce qu'on appelle en philosophie « la vie nue ». Aujourd'hui, la femme entre dans la visibilité du monde. C'est intéressant parce que c'est ce qui est arrivé à Joseph. Son épouse avait une aura bien supérieure à la sienne. Et pourtant, il a su trouver

une manière d'accomplir sa tâche d'homme, de père, qu'on pourrait qualifier de « virile ». Celle-ci ne consiste finalement pas tant à habiter l'espace de la visibilité pour y parader mais plutôt à offrir un socle, discrètement. Joseph, finalement, incarne une virilité qui ne se montre pas.

Claire de Saint Lager – L'un des titres de saint Joseph est « gardien des trésors de Dieu ». La Vierge Marie et Jésus sont les trésors de Dieu qui les confie à Joseph. Joseph représente cet homme qui est un ostensor pour le rayonnement de son épouse. La femme est solaire par essence. Adam, à la Genèse, l'avait bien compris. Son premier cri, devant Ève est un cri d'admiration, devant sa beauté, au sens physique du terme, mais aussi devant son mystère. Je dis souvent aux hommes : « Regardez combien Dieu a confiance en vous, combien il croit en la force qu'il a déposée en chacun de vous. Il est prêt à vous confier la femme. » Nous sommes souvent défiants : nous croyons que l'homme va empêcher la femme de raisonner, que la femme va empêcher l'homme d'exister. Alors que Dieu nous fait parfaitement confiance pour recevoir l'autre et lui permettre de rayonner dans ce qu'il fait. C'est ce que fait Joseph. Il reçoit Marie. Il ne se pose pas la question de savoir s'il va être à la hauteur – qui pourrait l'être face à Marie ? – mais il laisse Dieu lui donner cette autorité. À chaque instant, dans sa vie, il se fie à lui. Pour moi, cela incarne quelque chose de la force de l'homme, quelque chose de très viril.

P. N.-D. – Pourquoi donner ce modèle, aujourd'hui ?

M. S. – Auparavant, 98 % de la population était rurale. La vie était rythmée par la nature et un temps liturgique qui épousait les scansion de la nature. Hommes et femmes étaient soumis aux tâches imposées par la terre et les aléas du climat. Aujourd'hui, dans une société à majorité urbaine, nous sommes soumis à notre propre temps. Nous en venons à nous demander ce que nous devons encore à la nature, ce que nous devons encore au corps de l'homme, au corps de la femme. L'ordre du monde qui nous était auparavant imposé, nous est désormais proposé à découvrir. Je crois que cette urbanité rebat les cartes pour tout le monde. Cette redistribution des cartes s'est d'abord faite à la faveur d'une « domination masculine ». Aujourd'hui, le phénomène se renverse.

C. S. L. – Nous appartenions auparavant à des collectifs, des villages. La question des rôles que



Ce que dit le pape François

« Le bonheur de Joseph n'est pas dans la logique du sacrifice de soi, mais du don de soi. On ne perçoit jamais en cet homme de la frustration, mais seulement de la confiance. Son silence persistant ne contient pas de plaintes mais toujours des gestes concrets de confiance. Le monde a besoin de pères, il refuse les chefs, il refuse celui qui veut utiliser la possession de l'autre pour remplir son propre vide ; il refuse ceux qui confondent autorité avec autoritarisme, service avec servilité, confrontation avec oppression, charité avec assistanat, force avec destruction. Toute vraie vocation naît du don de soi qui est la maturation du simple sacrifice. Ce type de maturité est demandé même dans le sacerdoce et dans la vie consacrée. Là où une vocation matrimoniale, célibataire ou virginale n'arrive pas à la maturation du don de soi en s'arrêtant seulement à la logique du sacrifice, alors, au lieu de se faire signe de la beauté et de la joie de l'amour elle risque d'exprimer malheur, tristesse et frustration. »

Patris corde, lettre apostolique du pape François, 8 décembre 2020.

nous devons habiter était beaucoup plus dessinée par ces collectifs que par des cheminements personnels. Le XX^e siècle a également été marqué par des guerres majeures à la suite desquelles les hommes ont refusé de continuer à être dans cette position inhumaine d'homme guerrier dans les tranchées. On croit toujours que les femmes ont pris la place des hommes mais il s'agit d'un mouvement mutuel. **M. S.** – Peut-être finalement que ce sont les hommes, qui, en premier, n'ont plus voulu d'une certaine lecture de l'homme. Je consonne totalement avec cette idée que la guerre de 1914-1918 a été un événement majeur dont nous ne sommes pas encore sortis. L'homme y a rencontré la force abstraction faite de tout le reste, la machine qui broie l'homme, qui le prive de son visage. Ernst Jünger a des pages impressionnantes sur le fait que les visages ont été arrachés par des obus ou figés dans la glaise. Alors même que la force recevait sa forme de la protection – la protection du foyer, de la cité – cette force, considérée et développée pour elle-même, a détruit l'humanité.

L'homme comprend alors que sa force peut détruire l'humanité. L'ancien modèle d'une force qui inspire confiance s'est effrité.

C. S. L. – Face à l'émanation de son pouvoir destructeur, l'homme a pu ressentir un sentiment de honte face à lui-même, à ce qu'il porte en lui. Nous

« ON NE S'ATTENDAIT PAS À CE QU'UN JOUR L'HOMME PUISSE ÊTRE À CE POINT DANS L'OMBRE DE SA FEMME. »

Martin Steffens

avons par ailleurs des générations d'hommes qui ont grandi sans père. Peut-être que les hommes ont besoin aujourd'hui d'une parole de bénédiction sur ce qu'est être homme.

M. S. – La puissance, en philosophie, est synonyme de potentialité. C'est-à-dire que c'est une force qui ne s'effectue pas nécessairement, là où le pouvoir n'a de sens que si on l'exerce. Le pouvoir, finalement, est une puissance qui n'arrête pas

de s'exercer. Bénir la puissance, c'est dire : « Ne t'inquiète pas, tu n'as pas besoin tout le temps d'effectuer ta puissance. Tu n'as pas besoin d'en faire trop. » Là encore, saint Joseph est un modèle. Il est assez installé dans sa puissance pour ne pas avoir à la montrer en permanence.

P. N.-D. – Vous ne parlez pas de l'histoire plus récente, de cette montée d'un certain féminisme extrémiste qui, selon ses propos, tend à « supprimer l'homme ». Pourquoi ?

M. S. – C'est sûr que ce féminisme peut venir blesser les jeunes garçons qui culpabilisent d'être ce qu'ils sont dès leur naissance. Il y a un féminisme guerrier, qui ressemble au patriarcat. Il appartient à l'agora, au monde visible. Il nous montre, aussi, en négatif, l'importance du rôle de la mère. La mère aussi doit bénir la masculinité de son garçon, la lui révéler comme promesse.

C. S. L. – Oui, la femme peut jouer un rôle. Elle porte en elle une dimension initiatique qui peut devenir un encouragement donné à l'homme à se déployer en tant qu'homme. Ces mouvements féministes guerriers entretiennent l'idée que l'homme serait l'ennemi de la femme. J'entends les inquiétudes face à ces idéologies. Mais, pour moi, celles-ci sont très intellectuelles, pas toujours incarnées et toucheront un jour à leur fin. Il peut y avoir un écueil « victimaire » chez la femme. La virulence de ces idéologies témoigne souvent des violences qu'ont rencontrées au début de leur vie celles qui les prônent. Elles ne représentent pas l'aspiration de la plupart des femmes. Ce qui anime une jeune femme fondamentalement, c'est cette intuition qu'elle est appelée à un rayonnement dans son entier : aussi bien dans sa dimension maternelle que dans sa dimension féminine et érotique, dans ses talents.

M. S. – Le nombre d'agressions que des femmes subissent de la part des hommes témoigne aussi d'une difficulté pour l'homme de trouver une place dans laquelle il croît et donne la vie. Face à ce nombre, impressionnant, d'agressions, nous, hommes, pourrions déjà répondre par une forme de gratitude vis-à-vis de ces femmes qui, malgré tout, savent faire la distinction entre l'homme qui leur a fait subir cela, et cet homme qu'elles consentent à épouser, cet enfant masculin qu'elles aident à faire croître. Je suis étonné de voir aussi le nombre de femmes qui prennent la plume pour défendre l'homme, se demandant s'il est souhaitable de vivre dans un monde 100 % féminin où la séduction serait « protocolarisée ».

P. N.-D. – Quelle est la spécificité chez les hommes catholiques ? Josselin Tricou, dans son livre publié récemment, parle d'une figure féminisée véhiculée par une certaine image du prêtre...

C. S. L. – Il y a, selon moi, un gros sujet autour de la sexualité. La libido masculine, cette puissance de vie, est devenue taboue. Cela n'a peut-être pas aidé les prêtres à consentir à cette puissance sexuelle qui est en eux, pour la mettre au service de quelque chose de positif. Pourtant le Christ est très viril. Il est doux et humble de cœur. Mais il parle avec autorité. Ce n'est pas quelqu'un qui s'excuse de vivre. Cette virilité du Christ est à redécouvrir. Une virilité qui s'incarne dans la phrase : « Ma vie, nul ne la prend, c'est moi qui la donne » (Jn 10, 18). Par ailleurs, comme la sexualité est devenue taboue dans l'Église, la femme a pu devenir « un problème ». Il y a une grande peur du féminin. Quelque chose s'apaisera quand nous aurons vraiment découvert ce que veut dire être des personnes sexuées, vivre avec notre sexualité, quel que soit notre état de vie.

M. S. – Sociologiquement, la figure du prêtre a sans doute eu tendance à se féminiser. Ce n'est pas le cas de tous les prêtres et il y a peu, des figures comme Don Bosco, Jean-Paul II ou Jean-Marie Petitclerc, ne manquaient en rien de virilité. Il faut reconnaître qu'en France, ces dernières années, l'État s'est substitué à l'Église pour ce qui est d'organiser l'éducation ou de pourvoir aux besoins de ceux qui sont à la marge de la société. Restent à l'Église la gestion de son patrimoine et la ritualité. On passe ainsi sans transition du souci domestique à la vie liturgique ou mystique. Manque parfois l'espace social pour s'incarner comme homme de volonté, d'entreprise et d'action.

P. N.-D. – Quel rôle la femme pourrait-elle jouer dans cette crise qui touche aujourd'hui particulièrement les hommes ?

C. S. L. – Pour qu'une femme puisse aider un homme à devenir pleinement homme, elle doit, d'abord, être pleinement femme elle-même. Plus elle sera femme, plus elle sera une invitation pour l'homme à être pleinement homme. Je pense à Esther, la reine de Saba, Judith... Ce sont des femmes, qui, par leur rayonnement, sont venues mettre l'homme à l'épreuve. Non pas pour le détruire mais pour le révéler à lui-même. Ce rôle est très subtil. Il demande une intelligence de savoir accueillir la fragilité de l'homme, ses blessures, mais sans les excuser. Dans certains milieux chrétiens,

il y a cette propension actuelle à défendre un modèle plus ancien selon l'idée qu'il « faudrait laisser leur place aux hommes ». Non, ce sont à eux de prendre leur place. Le mouvement qu'entraînent les femmes aujourd'hui est intéressant. Il invite les hommes, par attraction, à vivre une définition de ce qu'est être homme moins caricaturale, plus complexe, à entrer, avec la femme, dans une alliance du masculin-féminin intérieurs. En quittant ce schéma de domination – de la femme sur l'homme ou de l'homme sur la femme – j'ai cette intuition que nous entrons peut-être, enfin, dans le temps de l'alliance entre l'homme et la femme. Cette alliance que Marie et Joseph ont vécue.

« LA VIRILITÉ DU CHRIST EST À REDÉCOUVRIR. »

Claire de Saint Lager